

Et l'on croit, comme je le disais plus haut, que quelques exercices de trapèze, de barres parallèles, etc., suffiront à parer aux inconvénients que je viens de signaler ! Le bon sens et l'expérience sont d'accord pour affirmer le contraire. En résumé, nous reconnaissons volontiers que la Gymnastique qu'on tend à introduire dans tous les collèges et les pensions donnera d'excellents résultats, mais à la condition expresse de diminuer beaucoup le travail intellectuel, jusqu'à ce que l'enfant ait acquis une certaine force. L'époque est variable suivant les enfants ; la prescience des parents, les conseils du médecin de la famille, permettront de déterminer ce mouvement, qu'on ne saurait préciser, à cause des nombreux éléments du problème.

Jusqu'à cette heure, l'imagination, la mémoire, le jugement seront exercés peu à peu sans efforts. Un cerveau ainsi préparé profitera bien mieux de la culture qu'il recevra plus tard que celui qu'on aura trop tôt excité au travail. Cette vérité me paraît assez banale pour ne pas citer à l'appui une foule d'exemples d'hommes célèbres qui n'ont reçu que fort tard les premiers rudiments des sciences ou des lettres qu'ils ont illustrées par leurs travaux. — *Journal d'Education de Bordeaux.*

### Questions Grammaticales.

*Je voudrais bien savoir si, dans une phrase renfermant ce qu'on appelle une alternative, comme dans " LEQUEL DES DEUX L'EMPORTERA, OU LUI, OU VOUS " il faut 1<sup>o</sup> employer OU devant chacun des termes de cette alternative, 2<sup>o</sup> mettre DE ou ne pas le mettre avant ces mêmes termes.*

Pour vous répondre avec autant de certitude que possible, j'ai réuni le plus grand nombre d'exemples que j'ai pu : ils vont me permettre de vous donner la double solution que vous me demandez.

D'abord faut-il mettre *ou* devant chacun des termes composant l'alternative ?

Sur les vingt-trois exemples que j'ai recueillis, j'en compte à la vérité quinze où cette conjonction est répétée, comme dans :

*Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,  
Ou la vaste science, ou la vertu solide ?*

(Boileau).

Commençons à être amis, et voyons lequel de nous deux sera de meilleure foi avec l'autre, *ou* moi qui te laisse la vie, *ou* toi qui me la devras.

(La Harpe).

Qui est le plus criminel, à votre avis, *ou* celui qui achète un argent dont il a besoin, *ou* bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire.

(Molière).

Je demande qui a le plus de religion, *ou* le calomniateur qui persécute, *ou* le calomnié qui pardonne.

(Voltaire).

Mais, comme je ne vois aucune raison qui puisse faire rejeter la construction des autres, bien qu'ils soient en minorité, je la crois également bonne.

Ainsi, quand une phrase renferme une alternative, il est permis de redoubler *ou* devant chacune des parties de cette alternative, ou de ne l'exprimer qu'une fois.

Maintenant, en est-il de même de la préposition *de* ? Est-il loisible aussi de l'employer ou de n'en pas faire usage ? Les nombres vont encore le dire.

Parmi les vingt-cinq exemples que j'ai sous les yeux, il s'en trouve quatorze qui ne prennent pas la préposition *de*, ce qui constitue à peu près la même proportion que celle qui vient d'être trouvée pour la répétition de la conjonction *ou*.

Donc, en ne s'en rapportant qu'aux chiffres (qui sont bien quelque chose puisqu'ils parlent, pour ainsi dire, au nom de l'usage), on pourrait déjà croire que la construction sans *de* doit être préférée à celle qui prend cette préposition. Mais cette

supériorité de la première construction sur la seconde est encore démontrée par l'analyse.

En effet, que signifient les phrases suivantes :

*Où vas-tu nous réduire, amitié fraternelle :  
Amour, qui doit ici vaincre, de vous ou d'elle ?*

(Cornille).

Lequel est le plus heureux des ce monde, *du* sage avec sa raison, *ou du* dévot avec son dévot ?

(J. J. Rousseau).

Qui étaient les plus fous et les plus anciennement fous de nous *ou des* Egyptiens.

(Voltaire).

Si l'on y rétablit les parties qui ont été ellipsées pour rendre l'expression plus rapide, on trouve qu'elles équivalent à : Qui doit être vaincu ? (Est-ce) vous *ou* elle ? — Lequel est le plus heureux ? (Est-ce) le sage *ou* le dévot ? — Qui étaient les plus fous ? (Étaient-ce) nous *ou* les Egyptiens ?

Or, dans ces dernières phrases, aucun de ne devant apparaître devant *vous* et *elle*, le *sage* et le *dévot*, nous et les *Egyptiens*, n'en faut-il pas conclure tout naturellement que cette préposition ne doit pas non plus se trouver dans les phrases dont ces dernières présentent la construction complète ?

Remarquez du reste que, dans le cas où le mot interrogatif *qui* ou *lequel* est précédé d'un *de*, comme dans cet exemple :

Ils combattaient pour savoir *de* qui ils seraient esclaves, *ou d'*Octave *ou d'*Antoine.

(Voltaire).

il faut nécessairement employer *de*, parce que cette préposition est requise par l'analyse comme toute autre préposition qui pourrait précéder *qui* ou *lequel* dans de semblables phrases : ... *de* qui ils seraient les esclaves ; pour savoir s'ils seraient les esclaves d'Octave ou les esclaves d'Antoine.

Résumé de la réponse à la seconde question :

Excepté dans le cas où les interrogatifs *qui*, *lequel*, sont précédés de la préposition *de*, celle-ci ne peut figurer logiquement devant les parties qui composent une alternative.

\*\*\*

*Pourquoi ne mettez-vous pas toujours MALGRÉ en deux mots, puisque vous l'écrivez ainsi dans BON GRÉ MAL GRÉ ?*

Pour répondre à votre question, il faut remonter à l'origine de *malgré*.

L'adjectif latin *malus* donna à notre ancienne langue, *mal*, mauvais, *Gratum* (sous-entendu *negotium*), ce qui agréa, ce qui plaît, devint en espagnol, en latin, en italien et en portugais *grado*, en langue d'oïl *grat*, et en langue d'oïl *gret*, *grad*, *gre*. Par une métonymie de l'antécédent pour le conséquent, dit Chevallet, ces mots signifiaient plaisir, sentiment favorable, assentiment, vouloir, volonté. *Mal gré* signifia mauvais gré :

*J'en (de la terre) conquerrai au fer et au achier ;  
Si en nrai que mal gré en aies.*

(Ogier de Danemarche, v. 1535).

*Si il voelent francise avoir,  
Ne lor en dois mal gré savoir.*

(Rom. de Brut, t. I, p. 13.)

On disait *faire une chose de gré* pour la faire de franche volonté, volontairement ; la *faire de mal gré* était la faire de mauvaise volonté, en dépit de soi :

*Sire cumpain, faites-le vos de greit ?*

(Ch. de Roland, p. 147, v. 12).

Plus tard, les deux mots *mal* et *gré* s'employèrent sans la préposition *de* devant un nom de personne (suppression analogue à celle qui se fit après *chez*), et l'on dit *de mal gré Pierre*, pour *de mal gré de Pierre* ; *de mal gré la reine*, pour *de mal gré de la reine*.

Enfin, après avoir supprimé le *de* qui les précédait encore, on